

L'INCENDIAIRE.

Par ÉLIE BERTHET.

I

Au plus fort de l'été de 1828, par une de ces chaleurs qui, dans le midi de la France, rappellent quelquefois le ciel des tropiques, un peloton de gendarmes à cheval suivait un chemin escarpé dans les montagnes de l'Aveyron, à quelque distance de la petite ville d'Aubin.

Il était environ deux heures de l'après-midi. Les chevaux, bien qu'ils eussent les qualités de vigueur et de prestance que l'on exige pour la cavalerie d'élite, marchaient au petit pas, la tête basse, les naseaux ouverts et desséchés, le mors couvert d'écume et le corps ruisselant de sueur.

Les militaires eux-mêmes, bien que robustes et aguerris en apparence, supportaient avec peine le poids de leurs uniformes plastronnées, de leurs bottes massives. Ils gardaient un silence morne en regardant de temps en temps le chemin qui se prolongeait en serpentant vers la cime de la montagne, depuis quelque temps déjà on n'entendait que le bruit sec des pas des chevaux sur les cailloux calcinés, le cliquetis des sabres et des carabines suspendus au côté des cavaliers.

A la vérité, il n'y avait rien dans la campagne environnante qui pût donner aux voyageurs l'espérance prochaine d'un peu d'ombre et de repos. Les montagnes, dans cette partie du Rouergue, sont stériles, déchirées, sans verdure et sans arbres. Ce sol volcanisé et comme inaudit, offre seulement les teintes rouges de la lave, les couleurs sombres de la houille, ou les veines jaunâtres du soufre et de l'alun.

Des exhalaisons métalliques répandaient dans l'air des odeurs bitumineuses, auxquelles se mêlait la fumée des montagnes brûlantes de Fontagnes et de la Luegne situées à peu de distance.

Pas un ajonc, pas une bruyère n'avait trouvé là assez de terre végétale pour y enfoncer ses racines. Dans une cavité seulement, à quelques pas du chemin, deux ou trois chênes chétifs formaient comme une petite oasis au milieu de ce désert; mais on voyait à la pâleur de leur feuillage, à leur tronc rabougri, que, loin de trouver dans le sol un aliment suffisant, ils plongeaient leurs racines dans le scuffle du sol, tandis que leur feuillage se fanait tristement dans les vapeurs méphitiques de l'air ambiant.

Du reste, excepté le peloton de cavalerie dont nous avons parlé, rien ne se mouvait dans toute l'étendue; pas un oiseau ne fouettait de son aile cette atmosphère immobile, pas un lézard ne grimait contre les flancs des rochers; on eût dit cette nature morte des montagnes qui bordent le lac Asphaltite, ou les dangereux abords d'une solfatère.

Un pareil horizon n'avait rien de bien rassurant pour des gens, affamés peut-être, altérés assurément, et abimés de fatigue et de chaleur; aussi les fronts se plissaient-ils sous les chapeaux galonnés, et des imprécations étaient étouffées sous les épaisses moustaches.

Cependant, comme c'est l'ordinaire parmi les soldats, même au moment du danger, un mot plaisant pouvait suffire pour tourner en gaieté cette mauvaise humeur; et ce fut ce qui arriva lorsque l'un des cavaliers, gros personnage à figure joviale qui semblait être le loustic de la troupe, s'écria en s'essuyant le visage.

—Cré coquin! on dit que nous venons dans ce canton pour arrêter un polisson d'incendiaire qui brûle tout depuis six mois... Minute! nous n'avons qu'à faire demi-tour, on n'a pu dit dans la consigne que c'était le soleil, et nous ne serions pas de force à empoigner ce gaillard-là!

Un éclat de rire accueillit cette plaisanterie, toute dans les idées de l'état de gendarmerie; et de ce moment le silence cessa pour faire place au laisser-aller que permettait la discipline en pareille circonstance.

—Oh hé! Bourguignon, reprit un autre en s'adressant à celui qui venait de parler, pourrais-tu me dire, toi, qui as été à Moscou, quel marchand d'allumettes a allumé le fagot qui flambe là-bas?... Je paie à boire.

En même temps il désignait la colonne de fumée qui s'élevait dans le lointain, et qui provenait des mines de houille en combustion depuis plusieurs siècles.

Le loustic ne se retourna pas; habitué à faire des plaisanteries, il ne se souciait pas de se prêter à celles des autres.

Il répondit froidement et avec un peu de dédain:

—Ça, mon cher? connu! C'est une vieille ménagère qui fait sauter dans la poêle une omelette au lard que tu vas payer avec le vin et le dessert... j'accepte.

—Eh bien! je parie tout ce que l'on voudra, s'écria un troisième, à l'autre extrémité de la troupe, que nous allons battre inutilement le pays sans rencontrer de malfaiteurs. Nous nous échinons pendant une quinzaine à parcourir cette commune, à demander des passeports et à arrêter des vagabonds sans être plus avancés qu'au départ! Voilà mon opinion.

—Mais alors, grand Christophe, reprit son voisin, comment expliques-tu les incendies de la ferme de Gransac, de la forge de Resson, de la forêt de Birac et de tant d'autres endroits dont j'ai oublié le nom? Va, va, on ne manque pas de motifs pour envoyer ici toute la gendarmerie à pied et à cheval du département... Je me suis laissé dire que si l'on restait encore seulement six mois sans arrêter le coupable, pas une habitation à dix lieues à la ronde n'échapperait à l'incendie.

L'interlocuteur hocha la tête:

—Arrêtez donc le feu souterrain qui est là sous nos pieds, dit-il, car, selon mon opinion, il est le seul coupable. Ne vois-tu pas, continua-t-il en désignant plusieurs points de l'horizon où se montrait la fumée des houillères embrasées, ne vois-tu pas que toutes les flammes et tout le bataillon de l'enfer ont pris leur quartier général sous ces montagnes de malheur? Quoi d'étonnant si des maisons ou des forêts placées près de ces fournaies-là...

—Ouais! maître Christophe, tu crois ça! Et ces mèches soufrées qu'on a apportées à M. Van Baert, le maire de la commune, et qu'on a trouvées éteintes par le vent ou la pluie au pied d'une meule de foin?

—Cela ne prouve rien, répondit l'autre avec opiniâtreté: c'est mon opinion.

Comme on le voit, la conversation était engagée sur toute la ligne, et la troupe, sans s'en apercevoir, avait atteint le sommet de la montagne, où une perspective consolante vint encore augmenter sa bonne humeur.

De fertiles et riantes campagnes s'étendaient à ses pieds. Du point élevé où se trouvaient les voyageurs, ils planaient sur une belle vallée où ne manquaient ni les arbres, ni la verdure, ni les habitants.

Une petite rivière la traversait d'une extrémité à l'autre, bordée de peupliers et de saules. Des moissons encore sur pied, doraient les ondulations d'un terrain capricieux, et ressortaient vivement à côté des prairies qui longeaient le ruisseau.

À travers quelques bouquets de châtaigniers et de sapins, qui croissaient sur l'arrière-plan, de nombreuses cabanes couvertes en chaume, indiquaient les habitations d'une population entière d'ouvriers et d'agriculteurs, tandis qu'au centre de la vallée, sur le bord de la rivière, barrée en cet endroit par une écluse, s'étalaient de vastes bâtiments, dont les hautes cheminées fumantes indiquaient une usine en pleine activité.

À l'entour rayonnaient des voitures chargées de minerai et de combustibles, des forgerons, des paysans, des ouvriers, tous occupés et pleins d'ardeur.

L'air frais qui s'élevait de la vallée, n'avait plus cette pesanteur méphitique de l'atmosphère dans les gorges de la montagne: le soleil lui-même semblait réserver pour cette Tempé en miniature des rayons moins dévorants.

Bien que les gendarmes soient par état peu sensibles aux charmes d'une belle nature, cet aspect inattendu regaillardit